

Si l'un des deux côtés tient la promesse
c'est suffisant

Corinna Coulmas

**Si l'un des deux côtés tient la promesse
c'est suffisant**

Les Éditions La Métamorphose

© 2014 Les Éditions La Métamorphose
15, rue des cinq diamants, 75013 – Paris
Indicatif éditeur : 978-2-9541706
ISBN : 978-2-9541706-5-7

Prologue

Ma'ariv (*) au Mur des Lamentations

Oiseaux du soir. Ton absence, qui nous accompagne
à travers tous les temps. À l'heure où les lampes s'allument
les nuages s'enfuient le dos en bas
sur un ciel troué à visage de loup.

Devant les portes s'éteint le bruit de la ville,
le vent fait demi-tour sur le chemin du désert.
Lumières sur les hauteurs, des voix dans la vallée.
Les souvenirs du jour et de la nuit s'égalent.

Des ombres murmurent debout devant le Mur. Sous la pluie
les pierres polies par les larmes. Bénédiction d'en haut,
bénédiction d'en bas. Les priants se prosternent :
d'univers en univers tu es le Seigneur, *selah*.

*

Toi qui connais les raisons de la violence,
nous te délivrerons.
Ceci est l'heure de Caïn
pour qui il n'y a pas d'heure.
Tout s'arrête, comme quand on enlève
un cheveu du lait. Traces du vent
et de Tes doigts à l'horizon.

*

Jaune et gris comme des dattes dans la poussière
le Mur, les maisons et les rochers.
La place est au bord de la nuit.

(*) Nom de la prière juive du soir

Les pierres pour les frontières
les voix pour les espaces.

La pluie se fond au crépuscule,
les ombres se serrent contre les ombres,
et chuchotent Hosannah, Hosannah.
Si l'un des deux côtés tient la promesse
c'est suffisant.

Neuf mois, neuf semaines et neuf jours
joies et peines mêlées

Fragile comme le dessin
des arbres contre le ciel,
le nuage qui se dissout
à la chaleur du midi,
et la goutte de rosée
que boit le soleil
ton sourire.

Fragile comme la mélodie
qui se perd au loin
en montant, et la douce
résistance du silence,
ta voix. Le bateau
qui glisse par-dessus
l'horizon ne laisse pas
plus de traces.

Légers, tes pas dans le temps.
Légers, mais non sans poids.
Comme des traces dans l'air,
traces dans la mer
nos empreintes
sur les années. N'aie crainte
de regarder en arrière.
De l'autre côté du souvenir
je te vois heureuse.

Âme en exil

Dans le miroir brisé
de ta mémoire
tu cherches ton image :
image éclatée.
Depuis longtemps
tu t'es habituée
à avoir du cubisme
le visage.

Est-ce mon œil, ma bouche,
est-ce mon nez ? Rien
n'est moins sûr. Et mon corps ?
Et mon âme ? Ensembles liés
ils sont rarement reflétés
par le miroir.

Moi qui te regarde,
et non ces débris de verre,
je te vois entière.
J'entends la musique de ton âme
et je sais que tu sais
comment l'oiseau en cage
vole en chantant.

(Sans doute
ta foi est-elle
plus grande que la mienne).

Figures du voyage : variations sur un thème manquant

Le vieux Lao Tseu sur son bœuf
part dans la montagne.
Il ne reviendra pas. C'est la solution
la plus simple : dans l'oubli de soi
la courbure de la route,
l'air qui emplit les poumons, le vent
chaud et froid sur la peau
deviennent la mesure de toute chose.

Alors la conscience
et le temps se confondent. Seul compte
le rythme de nos pas et le sable sous nos pieds.
Des mille et une images superposées
aucune ne reste, et c'est bien ainsi.

*

Pendant les voyages on comprend soudain
les hommes assis immobiles
derrière leur bière. Le bistro de la gare
devient la coulisse de la pièce de théâtre
qui se déroule devant leurs yeux,
spectateurs de la vie à laquelle
ils n'ont aucune part.

Chacun atteint
le dédoublement de la perspective
à sa façon.

Van Gogh était debout,
seul dans un pré, le chevalet
enfoncé dans le sol, et rien
dans le ventre. Ivre

de travail, de faim et de café.

Pour saisir les choses
de l'intérieur, il suffit
de ne plus appartenir à rien.
Les contours naissent alors
dans le mélange des couleurs
qui devient juste
quand on s'éloigne.

*

Les retours ne sont jamais
convaincants : que fait Ulysse
avec Pénélope après le châtement
des prétendants ? Lui parle-t-il
de ses voyages, de Circé, de Calypso,
de ses compagnons transformés en cochons,
tous morts, perdus, abandonnés ?
Que peut-elle y entendre,
qui a passé des années
courbée sur son métier ?

Et le fils prodigue : rentré à la maison
pour devenir agriculteur, comme
son père ? Se limitant à l'étroit
carré des champs, et prenant femme
dans le village voisin ?

L'histoire s'arrête
au bon moment. Mais
nous savons que les Rois Mages
ne sont jamais rentrés.

*

Dans la fusion des horizons
que cherchent donc nos âmes à voyager
face à la mer toujours claire
par son refus de compromis ?

Dans l'épreuve de la plaine
et celle de la montagne, savoir
ne pas cueillir le coquelicot. Perdre
la trace du merle noir dans les sous-bois,
et ne pas chercher à déchiffrer
les lignes de visage
du vieux rocher.

Ne pas atteindre le lointain qui
n'existe que sans nous.
Surtout, ne jamais arriver. Peut-être
apprendre un geste, et oublier
les paroles apprises non vécues.
Connaître parfois
le bonheur de l'attention pure
au-delà de la mémoire.
Et trouver le repos
en sachant que le matin,
on repart.

Vertige

Accrochée dans le vide
entre deux étoiles
qu'elle est haut dans le ciel
la balançoire sur laquelle
tu prends ton élan,
toi, si loin et seule
dans les espaces éternels.

En avant, en arrière
de plus en plus vite
tu ouvres toute seule
les portes de la nuit,
laissant loin derrière
le château de la peur.

Ivresse du mouvement,
vertige de l'abîme :
à jamais impossible
nous est l'équilibre.
C'est pourquoi
il ne faut pas
regarder en bas.

En arrière, en avant
tu crées des espaces
pour moi et pour toi.
Et moi qui te regarde
et écris tout cela,
je les crée aussi
pour toi et pour moi.

À l'aube je perds tes traces

dans les couleurs
brouillées de l'aurore.

Pour les retrouver
dans ton rire perlé
je prépare pour toi
dans ce livre scellé
une sphère de joie,

pour toi, la belle
semeuse d'étoiles
dans le pré vert
de mon cœur.

Ta paix

Quand tu vois ton ange
au coin de la rue
te faire un signe amical,
« Viens, avançons, mon amie »,
et que tu te lèves pour le suivre
c'est la paix.

Car la paix n'est pas repos,
mais plénitude. Elle est
vol ample et large, la coïncidence
des contraires, lumière
et chant à la fois.

La paix est l'accord
du corps et de l'âme
dans l'amour ; la joie de la foi,
le risque consenti. Engagement
et liberté - nouvelle
et unique pour chacun.

Regarde celle qui t'attend.
Et quand l'ange viendra
frapper à ta porte,
fais comme Tobie.
Réponds,
sois prête.

Traversée nocturne

Remonter le fleuve
de la destruction nuit
après nuit, en attendant
l'aube. Tu m'opposes
une lourde résistance : tu suis
le courant, tu ne veux pas
lutter. Les vagues nous submergent,
poids infini de ton corps à la dérive
qui s'abandonne et déleste
son visage. Tu es offerte
à l'oubli, si tu reconnais
encore mes mains, ta chair
tes membres et ta bouche
ne chantent déjà plus.

L'ange, indifférent, plane
au-dessus de nous en cercles
réguliers. Lui non plus
ne lutte pas, pas avec moi,
et je suis seule à nager
à contre-courant toute la nuit.

Je te tire vers le haut,
mais la lumière te fait mal.
Bientôt la nuit est finie
et tu émerges épuisée,
tu te détournes de moi
vers ta nouvelle journée
qui est l'oubli de l'oubli.

Patience

Pendant sept ans
Jacob a travaillé
par amour pour Rachel
et les années sont passées
à ses yeux comme des journées.

Souvent les histoires
venues du fond des temps
nous parlent de la longue patience
dont nous avons perdu l'usage.
Tu m'as remise sur sa trace
pendant cet été d'abandon.

*

Chercher à se mettre
à un autre rythme.
Observer les lents
cycles de la nature,
les anneaux qui s'ajoutent
dans le bois de l'arbre,
et les strates des pierres :
œuvre du temps.

Interroger la météorite
jusqu'à ce qu'elle parle
de son origine lumineuse
d'avant la chute,
et savoir qu'à la fin
elle redeviendra feu.

Et surtout : apprendre la leçon

de l'huître qui transmue
en perle sa blessure.
Ainsi peut-être
mes larmes te serviront-elles
un jour de parure.

Oubli

Tu comptes sur l'absence
pour t'installer dans l'oubli
qui filtre les voix,
efface les traces,
brouille les images et espace
les souvenirs.

Royaume d'ombres de l'oubli
on s'y meut sans bruit
et presque à l'aise.

Qu'importe
s'il n'y a plus de couleurs ?
Le passé est passé
la douleur apaisée.

*

Les ombres sont parmi nous.
Ce ne sont pas les morts,
qui, eux, font la différence
entre la lumière et son contraire
et sont fidèles dans leur ailleurs.

Les morts se souviennent,
et nous nous souvenons d'eux.

Mais les ombres
sont parmi nous.
Elles nous serrent de partout,
croisent nos chemins et font croire
que nous sommes des leurs.
Toujours elles répètent

la même pièce : scène grise
sans ténèbres ni lumière,
simulacre de vie,
les rôles sont assignés
pour l'éternité.

La reine, le roi, le fou,
les aveugles, les paralysés
dansent en silence
dans le non-lieu de l'oubli,
sur la terre aride de l'absence,
un monde sans profondeur
où nulle part devient partout
par le verdict du non-lieu
de la lumière, du bonheur.

La reine, le roi, le fou,
la danse des paralysés,
costumes sans corps des ombres.
Présence niée, souvenir figé,
que savent-elles de la nudité
du cœur ? Elles n'ont pas posé
sur l'autel leur passé,
leur temps à venir et leur volonté.
Théâtre de spectres,
mensonge de l'absence, ce sont
des ombres, des ombres !

(L'absence, disaient les Anciens,
est l'absence du bien. C'est cela
le mal.)

La fugitive retrouvée

Tu cherches à te fondre dans l'ombre
que jette ton âme blessée
sur la lumière de notre amour.

Tu te retires dans le silence
qu'a mis ta bouche scellée
sur nos rires, sur nos pensées.

Cela fait longtemps que je marche,
et enfin je te trouve ici
au loin dans cette terre
d'angoisse et d'oubli.

Es-tu là ? D'un pas léger
doucement, à tâtons j'avance.
Rien qui bouge ni chante
dans l'ombre que tu manges
pour ne pas me parler.

Rien sauf le souvenir
d'un bonheur et ton odeur
d'églantine. Je les suis
et caresse l'air,
je te parle pour voir la lumière
de tes yeux qui surgit
soudain du noir
comme des lucioles dans la nuit.

Fidélité

Tu n'empruntes plus
les chemins de l'icône,
tu as quitté la sphère,
tu as jeté sur notre présent
le voile morne du reniement
et tu as proclamé
la mort de notre passé.

Mise en ordre
de tes affaires :
dans la tranquille
affirmation de la perte
tu me contemples
de l'autre côté.

Mais toujours
tu me sais fidèle,
et tu as, toi aussi,
ta part dans cette foi.

Tu me laisses encore
descendre dans ton cœur,
et tu murmures tout bas :
si tu le veux, tu peux
garder la lumière.

Retour d'Orphée

Le faible scintillement tout au bout
du tunnel, est-ce ton étoile ?
Est-ce la mienne ? Qu'importe.
Je la fixe, je la suis
dans le silence sans dévier.

Derrière moi, il n'y a rien.
Ni ville ni fleuve ni aucune contrée
où l'on chante et on parle et on rit.
Quant à la route, l'oubli l'a avalée,

et je ne peux que marcher,
monter et écouter mes pas.
Depuis quand - depuis des jours,
des semaines, depuis des mois ?

Le temps a besoin
de compagnie pour s'écouler
et je suis seul à marcher,
je n'ai même pas d'ombre
dans l'obscurité.

Mais les souvenirs, indisciplinés,
m'accompagnent, m'assaillent
et jouent avec moi.

*

Viens-tu ? Veux-tu me suivre
pour voir à nouveau,
et entendre, et sentir, ou
as-tu peur de la route,
de la fatigue, de notre monde
de soucis ? Ah, tu ne veux plus

vouloir, tu veux être voulue.
Parfois par mon chant,
mais plus souvent
par le noir repos.

Et peut-être
n'as-tu jamais existé
en dehors de la mélodie
qui s'élève malgré moi
pour parler de toi.

*

Les puissances des ténèbres,
elles, existent. Je leur ai chanté
d'amour et d'adieu,
et la lumière
qui était dans mon chant
les a fait pleurer.
Pendant un instant,
elles ont compris leur manque.

Et le roi s'est retourné
pointant d'un geste large
vers le grand nombre
de silhouettes dans l'ombre
derrière lui. « Amène-la »,
dit-il, « à cet endroit
que ton chant a éclairé
à mes yeux de beauté. »

*

Quand tu es partie, le monde
est devenu une scène où
dansent des marionnettes

sur une musique muette.

Je la regardais, presque calme, je connaissais
et ne connaissais pas ce jeu. Qui tire
tous les fils ? Spectateur désœuvré
je vois danser ces poupées
qui vivent la vie que je n'ai plus.

Et toi tu as quitté la scène sans hésiter,
et sans regret que ta partie soit finie.

*

Qu'est pour toi aujourd'hui
le bruit de la pluie,
la secousse du vent ?

Il y eut d'autres automnes
où le départ des hirondelles
était la promesse du printemps à venir ;
où nous étions complices de chaque feuille
qui montait au ciel avant de tomber,
brouillant joyeusement
la piste entre le départ et le retour.

*

La joie est une lumière
surgie de nulle part, qui
emplit tout ; le bonheur
une sphère de cristal.

Nous y avons passé
des heures sans mesure,
où le regard était caresse
et la caresse, regard ;
où les paroles étaient belles

de leur silence et où
les corps chantaient.

Et il était bon de lire
et de manger du pain
dans la cuisine en riant.

T'en souviens-tu ?
Si tu t'en souvenais
tu viendrais.

*

Peut-être le roi savait-il
que tu ne viendras pas,
et ses larmes ne disaient que cela :
jamais la lumière ne luira
ici-bas.

Ou a-t-il connu
pour la durée d'un chant
l'éclair de l'espoir,
son doux tourment ?

*

Pourquoi ne dois-je pas
me retourner, te voir et te parler ?
On remonterait plus facilement ensemble
dans ce paysage
de solitude. Je t'aiderais,
et toi aussi tu pourrais m'aider,
alors qu'ainsi, je ne suis même plus sûr d'avancer.

Est-ce vraiment le bout du tunnel que je vois ?

Il y a une lumière. Elle est belle et éclaire,
mais est-elle pour moi, si tu ne viens pas ?

*

Je me suis retourné
et j'ai saisi comme une odeur de toi.
Ou était-ce ta silhouette,
ou un geste familier ?
Peut-être seulement
un souvenir, ou
ton ombre. Sûrement pas toi,
pas la femme
que j'ai tenue dans mes bras.

Je me suis retourné
et maintenant je finis de monter
pour te retrouver
dans mon chant
et ne plus te quitter.

*Encore une fois
neuf mois, neuf semaines et neuf jours
et cent mille larmes*

Nyx

Chaque nuit je mesure
la distance infinie
entre ma blessure
et ton oubli. Aucun chemin
ne mène d'elle à lui,
je regarde le néant
dans lequel tu m'engloutis.

Parfois m'apparaît ton visage
parmi les vagues, dans les nuages,
il flotte, tu ne vois rien, et surtout
pas moi. Je te perds de vue,
te retrouve, une force
– obscure ? lumineuse ? –
te ramène toujours
vers cette rive, non pas pour rester
mais pour me narguer.

Et finalement je m'élance,
comme je ne puis marcher.
La nuit est une spirale
tout mouvement
est circulaire et vertical,
on monte, ou on descend ;
jamais on n'avance tout droit sur ses voies,
qui sont comme celles du bateau sur la mer,
l'écume du sillage a vite disparu.

Et pourtant que d'espaces parcourus
entre minuit et l'aube,
que de territoires gagnés et reperdus.

Réveillon

Le 31 décembre j'ai traversé
la moitié de l'Europe pour assister
à l'enterrement d'un homme bon,
pas forcément juste,
mais qui a su aimer.
Larmes et prières,
et rire aussi et café
après le froid du cimetière.
Puis des trains bondés qui,
à l'approche de minuit,
se sont vidés.

Au retour, j'ai cassé
la tasse que tu as peinte
pour mes petits déjeuners.
Fini. Je n'en aurai pas
d'autre. La nuit, il a neigé.
Chape blanche au réveil,
silence dans la maison.
Requiescas in pace, un corbeau
saute sur la neige.
Par la fenêtre j'observe
la lente procession de voitures
sur la route, la France
se met à table. Bonne année,
bonne année !

La vie aujourd'hui oscille
comme un haïku entre le sens
fulgurant et la platitude.
Tu ne m'enverras pas

tes vœux. Je me tairai à mon tour

c'est tout ce que mon amour
peut encore pour toi.

Et j'écrirai et marcherai
dehors, sur la page neuve
de janvier.

Speculum

Tu es deux. Tu es celle qui loin de moi
mène une vie ordonnée, affairée, la brune
habillée en demies teintes et au visage
sévère. Pour qui la fatigue est une solution.
Qui veut croire que la vérité
est de n'avoir rien à cacher
et que l'amour se mesure
à la peur de perdre.

Et tu es celle qui ne maîtrise pas ses nuits ;
que la douceur d'un souvenir et une suite
pour violoncelle de Bach font pleurer ;
qui s'accroche à l'idée que la fidélité
est à la mesure de la parole donnée,
là où tu n'es pas, dans ce pays interdit
où la gratuité existe.

Janvier

Le même brouillard
tape contre ta fenêtre
et la mienne. Épiphanie
sans transfiguration,
tu t'entoures de silence
et les rois mages
se perdent dans la brume.

Mais ta violence
déchire encore mes nuits
d'où je reviens abîmée.
Sentence de mort
par contumace,
tu m'as privée
de langage et de visage :
mystère d'iniquité.

À quoi ressemble
maintenant ta conscience ?
À une table rase, une page blanche ?
Ou à un tourbillon goulé ?

Tu as cherché l'absolu
et lui as tourné le dos
dès que tu l'as entrevu.

Désir de t'avilir, de mourir
à toi-même dans la terrible
jouissance de l'abandon :
je ne peux pas t'y suivre.

Alors je reste à mon poste,
une icône dans la main

qui nous montre le chemin.
De loin, je te tends son image.
Regarde ! Ne la renie pas
une deuxième fois.

Balance divine

Ce que tu m'as donné, tu me l'as repris
sans appel, du jour au lendemain :
ton amour, ta parole et ta présence,
et même le respect, et ta confiance.
Tu m'as blessée et m'as laissée
derrière avec mon chagrin.

Ce que je t'ai donné, je te l'ai gardé.
Dans mes descentes nocturnes,
mes ascensions diurnes, je l'ai augmenté
de mes prières, de mes pensées,
des étendues sauvages de ma douleur
et du chant de mon cœur.

Et pourtant je sais que sur la grande balance
ma fidélité pèse moins lourd que l'effroi
de ton désaveu, l'abîme qu'il a laissé en toi,
et les errements de ta conscience.

(Qui sait si notre souffrance
n'est pas un facteur
qui compte dans l'indéchiffrable
équation divine.
*Car l'abîme est vertige
et le vertige est vol d'anges*.)*

* Paroles des moines du mont d'Athos

Février des métamorphoses

Chaque battement de cœur propulse
un souvenir qui erre dans mon corps,
s'étend et te cherche. Clarté
sans transparence, les oiseaux naviguent
entre les nuages, le vent dehors murmure,
chante, chuchote et hurle.
Aucune parole. Le vent se rit de moi,
mais je le brave et marche, toujours
je retrouve le chemin de tes veines.

Tu t'es perdue pourtant,
tu es minerai maintenant,
écorce d'arbre, une feuille oubliée,
tu es un sentier que d'autres empruntent,
ils te traversent sans faire attention.

Et une part de toi est entré
dans la brume, qui ment comme toi ;
et aussi dans la hache, qui saccage comme toi ;
dans l'eau noire du dégel qui efface les traces,
mais surtout dans les rets de soleil suspendus
aux arbres, qui chantent quand on n'espère plus :
qui chantent comme toi.

Alors je me fais buisson flamboyant
dans la brume, et rosée sur la hache ;
je puise l'eau noire et la tisse de lumière,
pour donner à ta mélodie
le texte que tu as perdu.

Équinoxe

Alternance de pluies et d'éclaircies,
douceur et violence du vent
inconstant sous les ciels déchirés.
L'air et l'âme sont en tourment,
ce qui est semé n'est pas éclos,
ce qui se prépare demeure caché,
chaque instant dément le précédent,
aucune perspective ne veut se fixer.

C'est le temps de latence et de l'attente.
Melancholia : Saturne regarde
son image dans le miroir de mars.
Bile noire, espoir ? À égale distance
entre la lumière et les ténèbres,
l'équinoxe mêle de la joie
à la peine et de la peine à la joie.

Les jours s'allongent en suivant leur cours,
mais pour nous deux, le temps court à rebours,
chaque jour amoncelle un peu plus de néant.
Pourtant rien ne se perd, dit-on, tout
se transforme. Soit, mais en quoi ?
Melancholia : Saturne regarde
son image dans le miroir de mars.

Passage du temps

Les jours s'égrènent, les mois s'enchaînent.
Pendant que pousse l'arbre du silence,
tu te réjouis de la pauvre victoire
de ne plus ressentir la douleur vive
qui une année durant a ruiné nos nuits.
Tu respires et l'arbre se balance entre nous deux,
il est sombre, tranquille et majestueux,
mes larmes ont suffi pour le faire grandir.

Haut et loin il étend maintenant
son branchage de pensées étoilées,
son feuillage de caresses éthérées.
Tu n'y prends garde, occupée à cultiver
ton indifférence, dont tu tires quelque fierté.
Le temps a fait son œuvre, tu as gagné ton pari.

Et moi, j'ai gagné le mien aussi, car l'arbre
plonge puissamment ses racines dans le sol,
il croît en silence et devient immense.
Pourtant, il faudra encore attendre
longtemps. Ce n'est que quand nos cœurs,
nos pensées et les années auront mûri
qu'il portera des fruits.

Mais déjà de son ombre généreuse
il protège du froid, du vent et de l'oubli
les stèles qu'à ton insu
ta peine a érigées
sur la route de ton refus.

Petites stèles frêles
ce sont des prières
sculptées de lumière.

L'oiseau

Je vole où nul chemin n'est tracé
œil solitaire et vulnérable
je sais que la joie est sans poids
et le bonheur là
où la beauté se dévoile.

Au loin, et léger
je m'élève dans le ciel
qui se double d'espaces
par le haut et par le bas.
Rien ne peut, ne doit m'arrêter.

Le vol de l'oiseau

a fait une échancrure dans l'espace

le chant de l'oiseau

a ouvert une brèche

dans l'infini

du dedans

d'où filtre un rayon :

De quoi ? De quoi ?

En venant à cette clarté
j'ai vu la lumière
dans la lumière
et j'ai fait tomber
une plume de ma robe légère.

Métamorphose : on devient
ce que l'on contemple !
Et j'ai chanté

de la gratuité
pour saluer

l'aurore.

Plume d'oiseau

plume d'ange

plume de scribe :

L'oiseau de l'âme

est passé dans l'encre.

C'est en vain

qu'on jette des filets

à ceux qui ont des ailes !

Régression

Tu t'es retirée très loin, et j'ai du mal
à te suivre dans les couloirs
toujours plus bas du labyrinthe où
tu t'enfonces. Le lumière est tamisée
et tout est enchevêtré.

Sans bruit tu avances et te glisses
entre des racines d'arbres,
des lianes qui durcissent
en tuyaux et des veines de métal.

Arbres morts, sources taries,
tout est figé : que sont donc
ces clairières ? On ne peut pas
s'y reposer. Dans la question je te perds,
tu te faufiles entre troncs et branchages,
à présent, un rien d'espace te suffit.

Descente sans fin, je m'agrippe,
souvent je trébuche, les traces
que je suis sont brouillées. Quand enfin
je te revois, tu ne veux pas de moi,
le lambeau de ciel que j'ai ouvert pour toi
t'encombre ici. Tu es assise
dans une chambre grise, deux démons
la gardent et me barrent l'entrée.

Sans vous soucier de moi
vous jouez tour à tour aux dés :
« Devoir » cinq, « honnêteté » deux,
« contrainte » quatre et « peur » six,
la peur a gagné. Quand tu essaies
« amour », les gardiens ricanent,
tu n'as pas compris la règle du jeu.

Pourtant tu t'appliques à l'apprendre,
tu n'abandonnes pas la partie,
le cœur gelé et les pieds glacés
tu joues, la fièvre s'empare du reste.
Tu trembles et tu n'en souffres pas,
tu respires à peine, au-dessus de toi
plane la douleur, mais tu es bien plus bas.
Tu penses l'avoir déjà dépassée,
alors que tu es revenue en deçà.

Ce que dit l'icône

Toutes les forces
montent et circulent,
toutes les faiblesses
s'abattent. Ma lumière
luit de l'intérieur.

Elle attend le regard
qui la voit parmi ceux
qui passent et m'ignorent
dans l'ombre épaisse
qui m'entoure, car je
ne suis qu'une promesse.

Je suis ce qui lie
une parole à une autre
absente, et la vie que l'on tient
à celle qu'on voudrait
mener ; un espace
d'attente, une main
tendue, faite pour bénir.

Pour la saisir,
tu dois te lancer et
marcher dans l'air.
Si aujourd'hui,
tu t'arrêtes à hier,
tu as perdu une journée.

Liens

Tout a son temps
et sa parole impartis.
Ce qui n'a pas trouvé
son expression nous poursuit.
La séparation n'est pas
une fin, mais un lien.
La mort aussi.

Dans le bleu du soir,
les morts retournent
à nos tables, et nous parlent
avec le vent. Ils sont doux,
leur visage est de pluie
quand ils nous déchargent
du fardeau de la nuit.

Leur pensée est de rosée,
un murmure de source leur voix.
Sans trêve et sans juger
ils passent de l'autre rive
les mots qui nous rendent le passé
et nous rappellent nos choix.

Tout ce qui est absent a existé
et revient par la porte de l'aube.

Lumière

Conjoncture de bleu :
entre l'air et la mer
naît la lumière
et se porte en avant.
Les cigales l'accaparent
à l'heure du midi
et nous aveuglent
avec leur chant.

Vibrations de chaleur,
blancheur en équilibre,
la lumière est passée devant.
Elle a partie liée avec la couleur,
et déserte les nuages vagabonds
pour la bigarrure des fleurs.

La lumière tire l'ombre derrière
et passe sans s'attarder.
Elle n'a que la joie comme demeure
qui se refuse à être nommée.

Ondes et spirales, faisceaux et rayons,
l'éclat est dans l'éclatement :
la lumière est ce qui joue
et resplendit en se réfléchissant.

Jamais la lumière ne meurt,
mais elle migre et se cache à nos yeux
pour prendre forme ailleurs.
Ainsi, la nuit, elle devient l'habit
de l'ange, l'étoile qui luit
au fond du puits, et la secrète
mélodie du silence.

Partout où elle passe
sur les choses, dans les pensées,
elle laisse une trace
qu'on ne peut effacer.

Car jamais la lumière ne meurt.
Alors toi, qu'as-tu fait
de la lumière de ton cœur ?

Grandes pluies fin août

Cette part de moi qui reste
inconsolable devant la trahison
ploie sous le poids
de la pluie soudain froide
et s'incline avec les fleurs.

Perte de pétales,
flaques qui s'étalent.

Encore un été
est passé.

Septembre aux cent silences

En automne on part,
c'est la saison des interrogations,
des fins et des recommencements.
En route pour l'Espagne, pèlerinage
pieux sur les lieux de ton enfance.
L'étoile du berger sculptée à Agen
contemple le fleuve vert et son pont,
d'où l'on perçoit au loin la maison
blanche qui autrefois fut la tienne.
Clarté de l'air et rythme
tranquille des larges allées,
depuis ton temps cela
n'a guère dû changer.

Douceur des couleurs, je marche,
à l'Opéra je m'arrête et guette
la petite fille que tu as été.
Elle m'y attend avec ton regard
kaléidoscopique, mais que sais-je
d'elle, et même de toi, que j'ai connue
si bien ? Encore moins de celle
que tu es devenue.
Dissonance des images.

Mais les trois fois
c'est le même regard
d'un monde éclaté
en débris. Seul l'amour
peut l'unifier
si l'on y croit.

C'est sur ce terrain

qu'à la fin
aura lieu
notre combat.

Lecture

Limpidité de l'or et du bleu
sur les tuiles des toits en cascade,
les platanes et les bougainvilliers.
Le chat aux yeux d'ambre
descend du figuier,
se déplace sur la terrasse
lentement vers l'avant.
Tocsin du midi : les pierres
renvoient la chaleur et le lierre
s'arrête de grimper.

Bruits de fourchettes dans l'assiette
et odeur de sardines grillées. Puis le vent
s'empare des ruelles, il court
entre les maisons et éclaire les champs.

La gaîté joue avec l'ombre,
les images virevoltent et me leurrent.
Qu'est-ce que cette trace d'oiseau dans l'espace ?
Quelle est l'odeur de la rose en pierre ?
Et pourquoi sur le cimetière
les croix portent des linceuls et les morts
se promènent entre les fleurs,
quand les vivants siestent dans les chambres?

Je me prends au jeu et réponds.
Tout faux ! Le vent se fâche et me secoue,
mes pensées se bousculent, s'emballent,
elles sont tributaires du mouvement.

Carte d'anniversaire

Aujourd'hui je pose sur le seuil
de ton cœur une feuille et une plume.
Rien de plus pour l'année qui s'en va
et celle qui commence, pour d'autres aussi.
Demain c'est Rosh Hashana*.

Une feuille et une plume
en souvenir de l'alliance
de l'oiseau avec l'âme,
et de l'arbre avec le silence.

Rien de plus, l'amour est léger
comme toute beauté ;
comme le chant qui s'élève
et la neige qui tombe,
et nos pensées qui cheminent
et se croisent dans l'absence
sans jamais se rencontrer.

* Nouvel an juif

Sur le chemin de Saint Jacques

Les nids de cigognes désertés
nous parlent d'autres saisons.
Comme les coquilles
sur les façades, la cape et le bourdon
dans les niches et sur les ponts
ils rappellent l'art de laisser
derrière soi.

Seuls nous sont familiers
les becs rouges sur les toits.
Du long vol vers l'Afrique
nous ne savons rien,
pas plus que de la route
qui garde le secret des pèlerins.

Car malgré le froid, la pluie et le vent,
les maladies, les loups et les brigands,
les départs sont joyeux,
et les retours une épreuve.
Le nid au printemps
est à refaire, peut-être occupé.

Mais l'essentiel, silencieux,
se tient entre les deux,
là où l'on suit Ton ombre et
se trompe de chemin, en sachant
qu'il importe malgré tout d'avancer
"plus outre".

Ce que l'on cherche se perd pourtant ;
très vite on ne comprend plus

son propre vœu.

Ce que l'on trouve à la place
nous pose une énigme.

Ainsi, sur le chapiteau roman
c'est Judas qui tient le visage levé
vers le Christ, qui l'embrasse.
Judas attend d'être consolé.
Le pardon est
dans les signes inversés.

Leçon castillane

Moulins et châteaux
sur les collines pelées
se chuchotent un secret.
C'est le ciel que Don Quichotte
dans sa folle chevauchée
a pris d'assaut.
Les nuages, ses amis,
l'ont laissé passer.

Maintenant il est
toujours là-haut,
les étoiles le servent et
les vents l'accompagnent
dans ses passes
chevaleresques.
Sur la voie lactée
il a fait un lit
pour sa Dulcinée.
On ne sait rien du reste.

Il était fou, tu dis,
et digne de raillerie,
il était maigre
et grotesque ?
Sans doute.
Mais il nous a légué
son rêve de pureté et
il nous a appris
la noblesse.

Le poids qui manque

« Ma faute
est trop grande pour être portée »
dit Caïn. Dieu acquiesce et
s'en charge, car Abel est passé
comme un souffle sur la terre,
il est mort dans les champs et
ne pardonnera pas son frère.

À la suite de cela Caïn erre
pendant longtemps à l'Est
d'Éden, en cherchant
le pardon, ou la peine,
ou la peur.

En vain. Alors il
décide de bâtir une ville
et d'y prendre femme.
Il vit tranquille
en laissant derrière lui
une riche descendance.

Cela est beaucoup et pourtant
ce n'est pas assez pour combler
le vide en amont.
Personne n'a accusé
Caïn de sa faute. C'est Dieu
qui la porte. Mais son poids était
tout ce qui lui restait
de son passé.

Adieu

Les plaines givrées de sa conscience
abandonnées à elles-mêmes, il n' a
plus de limite à franchir, celui
qui a accepté de faire du mal
gratuitement. Il arbore
le signe de Caïn et regarde
la route devant lui. Elle est libre.
Violence et mensonge l'escortent,
le protègent, il marche, personne
ne peut l'atteindre.

Frère? Il fait
la sourde oreille. Nous essayons
d'autres mots, durs et doux, culpabilité
et expiation, faute et pardon.
Nous sommes bouleversés,
il est calme, il nous dit
qu'il va bien et va son chemin.

À découvert

Ton cœur entre deux portes
hésite et balance et reste devant.
Une rencontre t'a mise en présence de
toi-même, jamais rien ne sera comme avant.
Mais comme l'avant doit durer,
il est seul, tu te l'es arraché, tu as
refermé la porte et t'es emmurée dedans.

Mon cœur au sommet de la montagne
regarde le nuage qui fuit.
De loin, il contemple l'échelle
qui n'a que le ciel comme appui.
Il attend Dieu qui attend qu'on l'appelle
et qu'on se souvienne de lui.

Dans le silence,
aucune présence,
sauf le vent,
qui murmure
qui murmure
en passant :
« Je cours sans retour
sur la route infinie.
Ce qui sépare
est ce qui lie. »

Mon cœur se lève pour le suivre,
mais déjà le vent est parti.
Ton cœur reste au seuil de la porte,
il a froid dans la nuit.

La piété du peintre

Sur les tableaux du XV^e siècle
le Christ entouré de ses tortionnaires
a le visage serein.

Les autres explosent :
d'envie, de haine et de grossièreté,
de crainte, de mépris et de cruauté.

Ce sont les cercles concentriques
de leur solitude. Tous regardent
dans la sphère de leur vide,
où chacun ne voit que son manque.

Le ressentiment
est le premier péché.

*

Les humiliés et les offensés ;
ceux qui meurent en sachant
leur cause perdue ;
ceux qui voient leurs proches torturés ;
ceux dont le dernier espoir s'est écroulé ;
ceux qui aiment et sont trahis
ont le même visage
de calme absolu.

Ecce homo : c'est cela, l'homme ?
Déçu, battu, vaincu ?

Oui, pense le peintre,
c'est bien cela son image,
et il ébauche avec ardeur
les traits d'un visage

qui, du fond de sa douleur,
fixe sans cesse
l'improbable beauté.

C'est sa promesse
toujours renouvelée.

*

La piété
est la lente et patiente
recherche du regard
le plus précis
qui se dirige
sur le plus proche
avec étonnement.

Marie la blonde
dans un jardin à Cologne,
la jeune femme chérie du peintre
est la reine des cieux ;
les tortionnaires sont
ses voisins, ses proches,
ses semblables, comme lui
des hommes dans leurs limites.

Le peintre le sait, il le note
avec son pinceau.

*

Et en le notant
il comprend
que justice
ne sera pas faite.
Les tortionnaires
se couchent tranquilles
parce que les victimes

ne se coucheront plus.

Leur souffrance
ne sert à rien.
À jamais insondables
resteront les raisons
de la violence.

*

Mais
l'œuvre progressant
le peintre apprend
ceci aussi
de la patience
de son pinceau :
il y a des défaites
plus grandes
que des victoires.

Dans la foule grimaçante
sur le chemin de croix
se détache un visage.
Il est seul et serein.
Les autres se perdent
dans leur propre fracas.
Ils seront oubliés.

Cela le console, et il peint.

*

Les couleurs ne sont
qu'un chemin vers le blanc.
C'est ainsi que tout mouvement
tend au repos.

Le peintre le devine et termine
son tableau par un faisceau
de lumière derrière le Golgotha.

Et il note pour lui-même
sur le dos :

« Souffrir
c'est voir déjà.
Faire de la douleur
sa forme de foi. »

Fausses routes et issues

Jeu céleste

Nous ne voyons sur l'immense
roue de la fortune que ceux
qui sont arrivés à son sommet
et ceux qui en tombent.
Les autres qui, comme nous-mêmes,
montent et descendent en tournant
nous sont cachés par le mouvement.

Toujours la roue avance,
parfois vite, parfois lentement.
Qui décide de la cadence ?

En haut quelques-uns
sortent et s'élancent. Parcours
parfait. Ils sont sauvés !
Et nous peinons tant pour grimper
un cran de plus. Qui ne s'accroche pas
glisse à travers les rayons. Ils sont
nombreux à joncher le sol en bas.

Satan, noire beauté venue d'ailleurs
dans ce pré les compte et est fier :
« Voyez, j'ai gagné ! » Dieu lui sourit.
« C'est bien. » Le diable s'effondre.
« Bien ? C'est bien, Tu dis ?
Mais le Bien est à toi, Seigneur... »

« C'est mal aussi. Et le Mal t'appartient.
Je te l'accorde. Car dans la destruction
se trouvent mille bienfaits. La pierre
qui s'est transformée en joyau
ne retourne pas dans la mine.
C'est un trésor qui est caché
dans la ruine. »

(En bas sur le pré, c'est la désolation.
La chouette se plaint à la fouine :
ce que je garde, n'y a-t-il jamais
personne pour le trouver ?)

Rêve égaré

« Je me suis réveillée », dis-tu, et
à ton réveil, le monde s'est avéré
calme, ordonné et désenchanté.
Les tâches qui t'y sont imparties
te rassurent. Tu vis à leur mesure,
tu es en accord avec ton rôle, rien
ne doit exister à côté de lui.

Mais je continue de rêver en toi, miroir
bleu dans le jardin clos de ton âme.
Il reflète le ciel et les doux nuages,
et les oiseaux qui se posent sur l'arbre
dont les racines sont en haut. Parfois,
lors d'une occupation ordinaire
tu saisis au passage son image.

Quelle confusion de bleu et de vert !
La lumière ruisselle entre les feuilles
qui chuchotent que rien ne fut vain.
Saint Georges sur son cheval blanc
passe dans une nuée de papillons.
Plus loin, on voit un lâcher de ballons.

Trouble soudain : le mouvement
s'arrête et les couleurs se confondent.
Mon rêve, congédié, erre et se perd.
Tu te détournes et les images
rentrent dans l'œil spéculaire. Elles
virent vers l'oubli, mais ce n'est pas fini

car je continue de chanter en toi.

Cimetière de Cologne au printemps

à mon père

La lumière sur les sentiers entre les tombes
est clarté, et en nous miroir. Ta présence
est assurée par ta bonté. Cette stèle
étroite entourée d'arbres immenses :
il n'y a pas besoin de lieu pour te trouver.

Mais ce lieu-ci est un repos. Il s'interpose
entre l'homme et son cœur. Les oiseaux
conversent dans le bleu et le vent est occupé
en haut à pousser les nuages, il prend ton parti,
il est là et pas là, et tu consens encore une fois
à me parler.

« Il n'y a pas » dis-tu, « de consolation
facile. La perte est irrémédiable et le mal
inexplicable. Sois ardente et patiente.
Continue de naviguer entre le souvenir et l'espoir
et apprends le double mouvement, saisir et
lâcher. Veille à déplacer le lieu du savoir. »

Le silence a ta voix et un souffle
m'effleure. Les oiseaux conversent
et le vent dissipe les nuages. Ta fidélité
a ouvert un espace, et la gratitude
en fait une terre habitable, rédimée.

Portrait

Toute sa vie elle a suivi
des exemples étrangers.
Sa solitude est peuplée et
l'épuise. Loin d'elle-même
et des autres elle marche
à côté de sa route. Elle dévie.
Elle se laisse entraîner.

Bercement de l'onde
ou caresse de la brise :
de l'eau elle connaît la dérive
et l'inconsistance de l'air.

Rien de la terre. L'impuissance
est son expérience première.
Elle incline à la violence
comme à une délivrance,
car elle ne croit en aucune
de ses paroles. De qui
est-elle l'écho ? Elle l'oublie.

Mais le mensonge
lui est une coquille
où se loger.

Plongeuse
des grandes profondeurs
elle voit parfois
les étoiles dans la mer
en bas.

Rien ne peut la consoler.
C'est ce qui la sauve.
Mais elle ne le sait pas.

Défaite

Judas a mis la main dans le plat
en même temps que Jésus. Ce fut
le plus simple des gestes, le plus
familier qui soit : partager le repas.
Il était un des douze.

Mais ce soir-là, quelqu'un devait
sortir du cercle, s'en écarter à jamais.

« Est-ce moi, Rabbi ? »
La question le condamne,
les autres, soudain,
le désignent du doigt.
Puisqu'il le croit, il trahira.
Lui et pas eux.

Un abîme s'ouvre. Judas
découvre en son cœur
la mer noire sans rives
de la haine ; lui
qui a tant aimé.

Il sort et fait ce qu'il a
à faire. Il livre
le seul qui aurait pu l'aider.

« Mon Dieu, pourquoi
m'as-tu abandonné ? »

Judas répète ces mots tout bas
à l'adresse de celui

qui les a préférés

et qui est déjà sans voix.

Devant la béance
du silence
il comprend.
Il va à l'arbre
et se pend.

Avertissement

La nuit, l'ombre de ton ombre
s'amasse autour de mon lit.
Elle s'infiltré dans mes veines,
m'empoisonne et m'enchaîne,
et me force à fixer ce miroir.

Je te vois au fond, tu me passes devant,
dure, tranchante, étroite, la haine
fissure ton visage et tu traînes
dans ton sillage une feuille et une plume
souillées, froissées ; une fleur blanche
piétinée ; un sourire dévasté.

Profanation : c'est le crime calme. Tu vas
droit à mon arbre et y accroches
tes trophées. Sur ses dernières branches
luit une icône ensanglantée.

Elle est blessée, mais vivante. Peut-elle
encore m'aider ? Je l'appelle. Elle se penche
et écarte ton ombre, doucement elle
me blâme et me somme de rentrer.

« Halte ! Garde-toi de la suivre !
Ce chemin descend et s'enlise.
Remonte le sentier étroit.
Il n'y a pas (il n'y aura jamais)
d'issue par le bas ! »

Sur le sentier étroit

Pierres et poussière
et le silence du sentier ;
étoiles vertes de camomille
dans la rocaille, et portes
d'ombre sur le côté.
Entre la fatigue et le vertige,
le doute s'installe : quelle est
le poids de la pensée ?

Peut-être aucun, et
ne comptent que les pas,
la patience de l'herbe grise
et du buisson tenace.
La lumière est diffuse
et ne me guide pas.

L'ange attend au tournant.
« Emmène-moi ! »
Mais ce n'est pas le moment,
et il s'en va.

Compagnie refusée.
Le chemin se perd
par le haut et par le bas.
Je serai seule à le tracer
pour réinscrire le passé
au-delà de l'absence
dans un sens.

Et ce n'est pas
parce qu'il est
étroit

que mon sentier
est moins long
à monter.

Ce que dit la pierre

Depuis que le vent stellaire
– quel vent effroyable, tourbillonnant ! –
glaça le feu que nous fûmes,
nous savons que la légèreté et la lourdeur,
la transparence et l'épaisseur
se succèdent dans les corps.

Une face aveugle, une face éclairée
nous bordons les chemins,
roulons sous les pieds
pour être laissées derrière.
Toutes les pierres
sont des pierres oubliées.

Des veines de métal nous
traversent : souvenirs figés
d'un long abandon
au mouvement.

Nous sommes les témoins.
Nous gardons en notre sein
le chant de la mer
dans le désert qu'elle a laissée,
le dessin de l'oursin.

Et nous déclinons, dissimulé
au regard, l'intérieur des couleurs ;
le rose et le mauve, le brun veloutés,
le rouge sombre du porphyre
et le clair soupir
du cristal de roche.

Voyageur, pour soutenir
la nuit et marcher,

écoute la route
et apprends à scruter
sous la pesanteur
le cœur de la pierre :
réserve de lumière, lumière cachée.

Je remercie la pierre
et la laisse derrière.

L'alouette

Je suis sûre que la mer
n'ondoie pas plus que le blé
d'où je me suis élevée.
Quelle différence entre le jaune
et le bleu ? Ce carré
en bas me suffit, puisque
je monte. Je vis l'espace
dans la verticalité.

L'amitié de l'arbre
et celle du rocher,
les grands voyages
vers des pays sans nuages
me sont étrangers.
Je ne comprends pas la nostalgie.
Ivre du ciel,
je ne chante pas, je trille.

Quand je suis fatiguée
je tombe comme une pierre
droit en bas.
Je me blottis dans mon nid
sur le sol nu ; et je fais un
avec la terre.

Je salue l'alouette
et dépasse son champ.
Je ne suis pas encore prête
pour sa leçon.

Chuchotement d'herbe

Sous la cloche vibrante du midi
le sentier s'étend. Tout se tait

sauf le vent

insistant

qui apporte un chant

chuchotant :

«Nous sommes discrets et
secrets, nous vivons cachés
entre pierres et graminées
près du sol. On nous appelle
les simples.

La sauge, le thym
et la menthe poivrée
sont pour le corps ;
l'angélique et la valériane
pour le calme de l'âme
et le romarin pour les morts.

Si tu choisis l'oubli,
mange du pavot.
Il te conduit
du rêve au repos.

Nos vertus sont nombreuses,
calmantes, excitantes,
purifiantes et guérisseuses ;
mais une seule herbe sert
à adoucir l'amer.

Elle pousse à part.
Pour la trouver

nous ne pouvons te donner
aucun conseil. »

Je ne veux qu'elle, je jette le pavot
et la cherche à la lisière
du bleu et du vert.

Prodiges

Portes d'ombres fermées
ouvertes à la question
tout le long du sentier.
Je monte sans les regarder.

Ces gorges informes
n'ont pas de voix, mais
elles sont là pour médire et
pour se moquer de moi.

Sur le chemin où se tenait
l'ange, que de chimères !
Êtres vils et hideux aux
aguets, croupissants.

Quelque chose
d'important
a été suspendu ici, qui est
de l'ordre du sens.
Près de moi se découvre
la bouche en plastique du néant.

Déjà en monte un murmure, qui
rouvre une ancienne blessure.

« Voici
la laideur qui souille,
l'injustice qui blesse,
la trahison qui tue.
Les trois
annulent tout ce que tu crois. »

Paysages menaçants plus bas.
Je fais peut-être fausse route.
Suis-je à la croisée des chemins ?

Il n'y en a qu'un. Crainte et doutes.

De loin, l'icône me lance :
« Avance ! C'est sur le même
sentier qu'il y a
les prodiges de l'incroyance
et ceux de la foi. »

Confins

Se mouvoir
dans la partie invisible
de la lumière et savoir
qu'elle est la plus grande,
et qu'à l'occasion ses ondes
deviennent musique.

Pour la justice,
s'en référer aux morts.
Ils sont doux,
ils conversent avec nous,
alors que les hommes
sont occupés et
soucieux
à cause de cette poussière
d'étoiles qui avale
toute la lumière
dans des trous noirs.

Et les oiseaux
ne parlent qu'entre eux,
ils ne nous demandent
même pas d'écouter.

Le bon larron

Luc XXIII, 39 – 43

Tout comprendre en un instant.
Quel éblouissement. En levant
les yeux, il voit, distante et claire,
la ligne d'horizon : cyprès et oliviers,
et les collines où la cité
se perd dans le désert.

Sur la croix à côté de lui
un homme poursuit
au-delà de la mort
son idée de bonté.
Un autre gaspille
ses dernières paroles
et meurt de mépris,
de méfiance, d'envie.

Il y a donc un choix. Non pas
pour lui, puisque tout est fini,
et cela l'étonne presque. Quel sens
aura eu sa vie ?

Peut-être seulement
ce moment
de félicité, en parlant
avec le mourant à ses côtés.

« Souviens-toi de moi »,
prie-t-il, et cela
lui semble beaucoup.
Pense à moi dans ton règne,
où la bonté existe.

L'autre dit : « Aujourd'hui
tu seras avec moi au paradis »,
et il le croit.

Sa mort
aura eu ce sens-là.

La vieille femme

à ma mère

Elle est belle par le regard
qu'elle pose sur les choses.
Sa sagesse est dans l'oubli :
que comptent les lieux et les
temps si l'ici et maintenant
est bon, et le passé accompli ?

Son monde est minuscule
et précis. Tous les objets
ont leur place assignée,
mais peu lui importe.
Elle a appris à laisser.

Le livre sur les genoux,
elle suit de son lit
les traces de doigts
de Dieu dans les nuages,
et la procession
des morts et des vivants
qui passent devant ses yeux
à égale distance.

Elle n'en retient
comme un trésor précieux
que l'image de ses enfants,
et celle du ciel.

Souvent elle dit : « Je suis
très reconnaissante. »

Sa foi

est le libre assentiment
de l'âme à ce qui est ;
le secret de sa vie :
la joie.

Énigme

Feuilles jaunes et orange
et la pluie d'automne
sur les marches à l'écart du sentier.
Elle mènent vers une stèle
qui rappelle une présence.

Sa face grise est une
mappemonde, des routes
y convergent et se séparent.
Laquelle choisir ? Elles m'égareront.

Lichen et mousse recouvrent
l'inscription qu'à sa manière
le temps a déchiffrée.
Il n'y a plus (mais y a-t-il eu ?)
ni nom, ni date. Cinq mots
seulement : « ... l'amour
là où il est. »

Injonction lacunaire : la pierre
a avalé le verbe. Au voyageur
de résoudre l'énigme.
« ... l'amour là où il est. »
Qu'ai-je occulté
dans la solitude
de la montée ?

Peut-être l'évidence d'une confiance.
Elle m'a sauvée tant de fois.
Je regarde alentour. Il n'y a
aucun lieu pour la trouver,
mais des voix.

Soudain, je ne voyage plus seule.
L'ange marche avec elles, et je les vois.

Le Koya-San* : accueil et refus

Montagne sacrée. Des sommets serrés
entourent la vallée, ils ont la forme
d'un lotus en fleur. Un tintement
se fraie le chemin à travers
des nappes de brouillard. C'est
la cloche des six heures. Les monastères
émergent du son dans la brume argentée,
mondes emboîtés dans des mondes.

L'office de la première heure
passe dans la solitude des chants,
avant que l'on serve du riz,
du poisson et du thé vert.

*

Dans l'après-midi,
oiseaux et cigales, et la lumière
dans les cèdres et les cryptomères.
Tous les arbres sont en marche
vers la salle aux cierges où le Kobo-daichi
médite depuis l'an 835, assis
sur un lotus en fleur.

Ses sandales dénoués par terre
se sont élevées et flottent dans l'air.

* Le Koya-san : montagne sacrée du bouddhisme japonais au sud de Nara, où le moine Kukai, appelé du titre honorifique Kobo-daichi, fonda en 817 la secte ésotérique Shingon. Aujourd'hui, il s'y trouve 123 monastères et plus de 200 000 tombes.

*

Deux cent mille tombes dispersées
sur le flanc de la montagne ; cendres
sur cendres sous une forêt de stèles
apportées de loin pour reposer
auprès de celui qui a atteint
les six perfections :
celles de l'énergie et de la patience,
de la sincérité et du don,
du recueillement et de la sagesse.

J'avance
dans l'indécision des couleurs,
les morts et les oiseaux,
les arbres et les cigales,
les pierres et la terre qui sent bon :
présence amicale
dans ma marche. Des mondes
sont emboîtés dans des mondes,
on me parle d'un fond
commun de lumière,
qui est terme et germe.
Le soleil s'est teinté de vert.

*

Plus tard le soir silence
et ténèbres ouatés.
La dernière cloche sonne
dans la nuit déjà tombée.
Je ressors et suis
les lanternes qui
éclairent le cimetière.

Il n'y a plus que le bruit

de mes pas,
les cigales, les oiseaux,
même le vent
se taisent à présent.

Seuls les morts sont là,
sévères et distants.
« Que veux-tu ? » Je comprends
que je suis en trop.
Je les cherchais pourtant.

Sur le pont de l'ignorance
j'hésite et rebrousse chemin.

C'est l'heure où les morts prient.
Mais de leur prière, nous sommes absents.

Apparition

Quand l'ange marche sur la neige
les arbres gardent le silence et
les corneilles saluent les flocons.
« Nous sommes noires », disent-elles.
L'ange est blanc, et personne
ne voit que ses pieds
ne laissent pas de traces
sur la route
dans la danse effrénée
des flocons, des corneilles et du vent.

Passage

Requiem pour G. G.

Des mains douces et le regard
clair : bonté et intelligence dans
le grand âge. Ces mains reposent
maintenant, et le regard s'est éteint.

Ou brille-t-il ailleurs
d'une autre façon ?
Qu'ajoutons-nous à l'univers
quand nous partons ?

Quelque chose sans doute
dans l'âme de ceux
que nous avons laissés,
qui n'y était pas avant.

Peut-être la dernière
vérité de l'amour, révélée
dans la mémoire seulement :

L'unité de la lumière
et de l'obscurité,
avant que ne fût le monde.

Épilogue

L'Amen de l'ange

La lumière derrière moi
me sépare de la Voix.
Elle me porte, moi, le messager,
toujours plus loin
comme je porte l'écho
de la parole qui l'a créée.

Mes ailes à peine ne freinent
l'éternelle avancée. Vol
ou chute? Il y a des deux,
car je ne suis pas
destiné à retourner.

Trop grande est la distance
et trop fort souffle le vent
qui émane de la lumière.

Je me tiens à sa lisière.
Sous moi, d'infinies
et obscures étendues,
grouillantes, en émoi. À qui
dois-je parler ? Qui là-bas
peut entendre le langage
sans mots de mon message,
ce pur ruisseau de résonances ?

Quelques ombres s'avancent
en chancelant, presque en dansant
et s'arrêtent : la lumière
derrière moi les éblouit.

Je resterai donc seul

dans ces espaces. Ainsi
soit-il. Le souvenir
de la Voix me suffit.

Table

Prologue

Ma'ariv au mur des lamentations 1

Neuf mois, neuf semaines et neufs jours, joies et peines mêlées

Fragile comme le dessin 5
Âme en exil 6
Figures du voyage : variations sur un thème manquant 7
Vertige 10
Ta paix 12
Traversée nocturne 13
Patience 14
Oubli 16
La fugitive retrouvée 18
Fidélité 19
Retour d'Orphée 20

Encore une fois neuf mois, neuf semaines et neufs jours et cent mille larmes

Nyx 27
Réveillon 28
Speculum 30
Janvier 31
Balance divine 33
Février des métamorphoses 34
Équinoxe 35
Passage du temps 36
L'oiseau 37
Régression 39
Liens 42
Lumière 43
Grandes pluies fin août 45
Septembre aux cent silences 46
Lecture 48
Carte d'anniversaire 49
Sur le chemin de Saint Jacques 50
Leçon castillane 52

Le poids qui manque	53
Adieu	54
À découvert	55
La piété du peintre	56
Fausse routes et issues	
Jeu céleste	63
Rêve égaré	65
Cimetière de Cologne au printemps	66
Portrait	67
Défaite	69
Avertissement	71
Sur le sentier étroit	72
Ce que dit la pierre	74
L'alouette	76
Chuchotement d'herbe	77
Prodiges	79
Confins	81
Le bon larron	82
La vieille femme	84
Énigme	86
Le Koya-San : accueil et refus	88
Apparition	91
Passage	92
Épilogue	
L'amen de l'ange	95

ISBN : 978-2-9541706-5-7

Tout droit de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.